

LE MENESTREL

Bruneau

et

Massenet

Selon une touchante tradition de l'Académie des Beaux Arts, la Notice sur la vie et les œuvres d'Alfred Bruneau devait être écrite et présentée à une récente séance de l'Académie par son successeur, Paul Dukas. Mais quelques mois à peine après Bruneau, Paul Dukas ajoutait un

C'est donc à M. Adolphe Boschot que, selon le désir exprimé par la famille d'Alfred Bruneau, le Secrétaire perpétuel de l'Académie a demandé de rédiger cette notice, qui a été accueillie avec la plus grande faveur et qui doit paraître bientôt (1).

Ce très captivant opuscule résume la vie et l'œuvre d'un musicien « dont la production artistique s'étage sur un demi-siècle », rend un légitime hommage « à la continuité d'un effort si généreux », et « salue la tenace conviction d'un artiste qui a gardé fidèlement, au cours de sa longue carrière, les hautes aspirations de sa jeunesse ».

M. Adolphe Boschot évoque les étapes de cette vie mouvementée, qui ont réagi si fortement sur l'élaboration de l'œuvre elle-même, en particulier l'amitié confiante qui, par suite d'une affinité de nature, unit Alfred Bruneau et Emile Zola, et se renforça au cours d'une succession d'épreuves douloureuses et même tragiques.

Il retrace la genèse et fixe le caractère de chacun des différents ouvrages qui forment l'ensemble de cette production immense, et il rend un hommage ému à « ces aspirations généreuses et tournées vers un haut idéal », à « ce cœur généreux et tendre, épris des nobles sentiments qui sont immortels dans le cœur des hommes ».

De cette forte et belle étude, M. Adolphe Boschot a bien voulu détacher, pour en donner la primeur aux lecteurs du Ménestrel, la page ci-après, qui est une sorte de hors-d'œuvre exquis, d'une saveur toute particulière. Elle concerne la rencontre de Bruneau, qui n'avait guère alors dépassé la trentaine, et de Massenet, au moment de sa gloire naissante. Elle montre l'influence exercée par celui-ci sur celui-là, ce qui donne à M. Boschot l'occasion d'évoquer, avec autant d'esprit que de pittoresque, une époque heureuse, charmante, qu'embellit encore (et surtout aujourd'hui), pour tous ceux qui l'ont connue, le prisme du souvenir.

(1) FASQUELLE, éditeur.

DANS ce Paris d'avant l'Exposition universelle de 1889, où une immense « douceur de vivre » rendait moins âpres les années d'apprentissage et les débuts des artistes, Alfred Bruneau voyait comment se préparent les renommées. Chaque soir, vers cinq heures, il rapportait, après « lecture et correction », les épreuves dont un éditeur de musique, qui publiait alors force auteurs, lui avait confié la révision. Humble besogne, qui augmentait les ressources du musicien et de son jeune ménage, elle l'introduisait dans les coulisses parisiennes de la gloire théâtrale.

C'était chez l'éditeur Hartmann. La petite boutique du boulevard de la Madeleine, bientôt jugée trop modeste avait été délaissée pour un vaste rue Daunou. Actif, entreprenant, audacieux même, Hartmann, pour lancer les compositeurs qu'il éditait, avait contribué à fonder les Concerts-Colonne. Grâce au talent d'Édouard Colonne, et aussi grâce à la soudaine révélation de la *Damnation de Faust*, ressuscitée miraculeusement, ces nouveaux concerts s'étaient conquis la faveur d'un vibrant et nombreux public. Hartmann était donc une puissance de la vie parisienne. Aussi, tous ceux qui gravitaient autour des théâtres, et qui cherchaient une chance de succès, affluaient chez Hartmann. Compositeurs en quête d'un livret ou librettistes en quête d'un compositeur, directeurs sans théâtre ou impresarios sans vedettes, chanteurs sans engagements ou décorateurs sans commandes, cantatrices qui espèrent un rôle, courriéristes en chasse d'un potin de coulisses, mondains oisifs qui ont une heure à tuer avant d'aller au cercle, passaient chez Hartmann pour rencontrer ses auteurs favoris, qu'entouraient chanteurs et chanteuses, entrepreneurs de tournées, journalistes, échetiers du *Gil Blas*, du *Figaro* ou du *Gaulois*...

Soudain, un compositeur encore jeune, d'allure élégante et nerveuse, sortait d'une porte dissimulée par une tapisserie. Cette porte mystérieuse menait à un bureau qui n'était qu'à lui, et dans lequel, fébrilement, se préparaient les affaires de théâtre. Malgré sa hâte et ses soucis, ce compositeur souriait toujours ; toutes les mains, il les serrait avec une affection infatigable et un plaisir renaissant ; il lançait des boutades, des gamineries, des mots spirituels ou même des calembours ; — et puis, prestement, il disparaissait dans son bureau de réception, entraînant soit un impresario qui l'attendait, soit un acteur qui postulait un rôle, soit une chanteuse mondaine qui voulait déchiffrer une mélodie et prendre, assurait-elle, les précieuses indications du Maître.

Ce Maître, c'était Massenet. Aux yeux éblouis de Bruneau, modeste correcteur d'épreuves, Massenet, avec une féminine séduction, apparaissait dans la charmante auréole de sa gloire naissante. C'était lui, ce triomphateur souriant et gracieux que Bruneau avait vu débiter, au Conservatoire, comme professeur de

composition, de fugue et de contrepoint. Alors les trois enseignements, réunis dans une seule classe, étaient donnés par un seul maître. Un matin, à la rentrée d'octobre 1878, introduit par le directeur Ambroise Thomas, Massenet, auteur applaudi de *Marie-Magdeleine*, des *Erynnies* et du *Roi de Lahore*, avait pris possession de sa classe, avec une simplicité pleine de charme. Pour les élèves, ce maître n'était qu'un camarade un peu moins jeune. Déjà les honneurs venaient à lui; et lui, avec une coquette gentillesse, il allait au devant d'eux pour ne pas les faire attendre. Déjà décoré, le mois prochain il entrera à l'Institut, à trente-six ans, en passant devant Saint-Saëns, son aîné de sept ans. Massenet, dans sa classe, est toujours en train, toujours content, toujours aimable; jamais il ne gronde, jamais il ne blâme. Quand il parcourt les essais de ses élèves, il approuve, il encourage. Si par hasard quelque chose lui plaît moins ou même lui déplaît, il s'assied devant le piano, et, avec la facilité que donne le talent, avec un à-propos merveilleux, il improvise un nouveau texte; et puis, comme pour s'en excuser, il dit à l'élève émerveillé: « L'idée est de vous.....c'est ça que vous vouliez faire ».

Aussi, combien on l'aimait, ce séducteur; et combien les moindres indications de ce maître clairvoyant, primesautier, doué d'un infailible instinct du théâtre, prénaient d'importance dans l'esprit de ses élèves enthousiasmés. Eveilleur prodigieux, enchanteur inspiré, il entraînait les apprentis musiciens dans les mirages lyriques du monde théâtral. Quant à la fugue et le contrepoint, il laissait volontiers à un élève vétérans le soin de les enseigner. En revanche quelle révélation inoubliable, lorsque lui-même, pianiste excellent et doué de la voix la plus expressive, rendait vivante quelque grande page de Gluck, de Mozart, de Rossini ou de Gounod. Une telle classe, très peu scolaire, mais toute frémissante sous l'impulsion juvénile d'un artiste passionné, suscita plus d'un compositeur dont le nom devint célèbre.

Sur Alfred Bruneau l'influence de Massenet fut active et bienfaisante. Lui-même, avec une reconnaissance qui l'honore, le reconnaîtra lorsqu'il sera devenu un maître à son tour.

*
* *

En effet, cette influence, qui s'exerça sur Alfred Bruneau au matin de sa vie, contribua à affermir sa personnalité et à la maintenir dans sa plénitude, même au moment où il s'assimila, sans s'y asservir, les principes de l'art wagnérien.

Ce sont les caractéristiques de cette personnalité que M. Boschot souligne de manière fort heureuse dans les lignes suivantes :

Dans sa production si abondante, si variée, c'est lui, Bruneau, qu'on retrouve toujours. La sensibilité de l'auteur, l'émotion sincère qu'il ressent quand il s'unit à l'âme de ses personnages; la tendresse qu'il leur prête quand il leur confie les émouvantes mélodies qui chantent en lui-même; le sentiment de la nature qui lui inspire ses plus grandes pages lyriques, voilà les données intérieures, les états et les mouvements d'âme qui nécessitent et conditionnent son style musical.

Ce style, à le considérer de l'extérieur, se fait tout de suite reconnaître et s'impose par sa brièveté et sa clarté.

Son accent direct est parfois intense jusqu'à la rudesse et à l'âpreté; en revanche, même les pages de douceur et de tendresse restent pénétrées d'une mâle et saine vigueur. Un tel artiste ne se perd ni dans les recherches ou les subtilités de l'écriture contrapontique, ni dans les coquettes élégances d'une harmonie quintessenciée, ni dans les artificiels raffinements de la couleur orchestrale. Il se propose d'être lui-même, loyalement, et de franchir la rampe à force de sincérité. Il ne redoute ni de doubler la partie vocale par une partie d'orchestre, ni de renforcer une ligne mélodique par les tierces limpides d'une ligne parallèle.

Par ailleurs, à une époque où l'on jugeait paradoxal d'être moderne sans devenir wagnérien, Bruneau sut incorporer d'une façon personnelle le chant des voix et la déclamation lyrique à l'expressif développement de la symphonie orchestrale. Tout en se libérant des vieilles coupes en airs, duos, trios et ensembles, — ce qui faisait de l'ancien opéra une succession de morceaux détachés, interchangeable d'une pièce à une autre et parfois sans aucun lien organique avec l'œuvre où ils étaient placés —, Alfred Bruneau ne se refusa pas, et à juste titre, de composer des morceaux logiquement construits et d'une forme caractérisée. Toutefois, il sut les relier à l'ensemble du drame, grâce à l'emploi de motifs conducteurs ou principaux. Ceux-ci n'interviennent pas à la façon des leit-motifs wagnériens, qui semblent souvent être des cellules génératrices d'où sortent des développements et qui s'agglutinent aux autres éléments musicaux; mais ils interviennent surtout comme rappels de thèmes, plus facilement reconnaissables. Néanmoins, dans *l'Ouragan*, le motif onduleux et puissant qui évoque la formidable force de la mer prend plus de trente formes différentes: il change d'aspect comme les flots, tantôt assoupis et tantôt courroucés, tantôt éblouissants de lumière et tantôt sombres, tantôt silencieux, sous les lueurs d'une aurore souriante, et tantôt mugissants et farouches, sous les nuages noirâtres accumulés par la tempête. Ainsi Bruneau, qui conduisit souvent ses méditations de promeneur solitaire sur plus d'une grève maritime, fut l'un des compositeurs qui ont évoqué, avec le plus de variété fidèle, le charme toujours nouveau d'un élément toujours changeant...

L'expression intime et profonde, l'expression directe et sans formules d'emprunt, voilà ce qu'il aimait dans toutes les grandes œuvres, ce qu'il mettait en pleine lumière dans sa critique, et ce qu'il réalisa fort souvent dans les plus accomplies de ses productions. Il était épris de modernité. Il pensait, comme Goethe l'avait dit, que toute œuvre, pour être vivante et pour rester vivante, a besoin de naître en harmonie avec les forces vivantes, innombrables, impondérables mais toutes puissantes, qui entourent sa genèse et son éclosion. Chaque époque, chaque race, chaque créateur, engendre tour à tour ses nécessités de style, qui sont proprement intransmissibles.

Adolphe BOSCHOT.
de l'Institut.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro, *Les Balles*, de Jan BLOCKX, extrait de *Jeux d'enfants*.